

M. Karamihova. *Les Tsiganes en Bulgarie - un groupe en transition démographique*. Etudes balkaniques, 1997, No 1-2, pp. 3-14.

LES TSIKANES EN BULGARIE - UN GROUPE EN TRANSITION DEMOGRAPHIQUE

*“D’après les données du recensement effectué en 1992,
les Roms en Bulgarie sont au nombre de 313 396.
Ceux
qui ont indiqué le tsigane comme langue maternelle,
sont 310 425 personnes.
- Si peu, et moi qui pensais qu’ils étaient beaucoup
plus nombreux que nous...” (enregistré pendant un
cours d’Ethnologie donné aux étudiants à l’Université
du Sud-Ouest - Blagoevgrad, novembre 1995)*

Un des instruments importants permettant de reconnaître n’importe quel système culturel est l’interprétation de la situation démographique de ses porteurs. Les événements démographiques fondamentaux (natalité, nuptialité, mortalité) et la mobilité du groupe ou de certains de ses membres, posent les cadres de la reproduction de son modèle culturel. Ces cadres sont stables indépendamment des fluctuations logiques dans le tableau démographique (à la suite de famines, d’épidémies, de guerres, d’essor économique, etc.) et laissent un long souvenir dans les générations qui ont un comportement démographique modifié. Plus un fait enregistré est important (par exemple une forte mortalité infantile), plus son enregistrement dans le système culturel de la population respective est compact et plus la trace du souvenir est longue. Plus les changements dans le comportement démographique sont récents, plus ce souvenir est compact. On enregistre non seulement le fait, mais aussi les moyens éventuels permettant de faire face à la menace, ou bien de reproduire ce qui est efficace, utile. Des croyances et des pratiques coutumières qui expliquent, aident ou protègent, existent sous une forme latente, prêtes à ressusciter en cas de nécessité. C’est pourquoi la sociologie moderne recourt de plus en plus souvent aux résultats des recherches de la démographie et de la démographie historique. Les résultats de leur collaboration avec les autres sciences sociales sont plus que productifs.

La possibilité “d’entrer” dans la culture des différents groupes ethno-confessionnels en Bulgarie ces dernières années, a fait ressortir les nombreuses lacunes dans notre connaissance à leur sujet. Cela peut paraître paradoxal, mais les nombreux groupes tsiganes que nous croisons chaque jour partout en Bulgarie se sont révélés être vraiment méconnus. La difficulté même à laquelle nous nous heurtons lorsque nous voulons établir lequel des deux termes - “tsiganes” ou “roms” est valide, est suffisamment significative, de la l’insuffisance dans notre connaissance. Etant donné que les observations concrètes ont révélé que ces termes sont équivalents parmi les différents groupes tsiganes, j’utilise dans la présente étude les deux désignations.

Un problème tant de fois soulevé par les spécialistes est celui de la difficulté d’obtenir des données statistiques précises sur le nombre des Tsiganes vivant d’une manière permanente dans le pays¹. Cece ne peut être une raison suffisante pour celui qui voudrait tenter une reconstruction historique et démographique, pour renoncer définitivement. N’oublions pas que Fernand Braudel, lui-même, commence *Les*

structures du quotidien: le possible et l'impossible par le titre *La population du monde: les chiffres que nous devrions inventer*²! Munie de cet avertissement de Braudel, j'utilise dans ce texte les données du recensement de 1992 qui se rapprochent le plus du tableau démographique réel³, en ayant en vue deux conditions préalables: premièrement, les données que j'utilise sont approximatives et se rapportent uniquement aux Roms qui se sont dénombrés et déclarés comme tels; deuxièmement, ces données présentent un tableau moyen - celui du "Tsigane statistique moyen". Je suis obligée d'admettre cette abstraction, incompatible dans un autre cas, avec le professionnalisme de l'ethnologue, dans la mesure où elle propose, tout de même bien que contestables, certains cadres de tendances dans le comportement démographique des groupes étudiés.

C'est ici qu'il faut tout de suite reconnaître qu'entre et au sein des nombreux groupes des Tsiganes en Bulgarie se produisent, avec une vitesse et des directions différentes, des changements dans leur comportement démographique. Parallèlement aux familles bien adaptées et sédentarisées où l'on observe, de plus en plus souvent, l'adoption du modèle du couple à deux enfants, même dans le cercle du même groupe, la plupart des familles s'efforcent d'entretenir le nombre des naissances de la femme proche de la fécondité naturelle. Les sociologues attribuent la tendance manifeste à la baisse du nombre des naissances à la grave crise économique et au sentiment d'insécurité⁴. La démographie nous enseigne qu'il s'agit en l'occurrence d'une tendance naturelle de changement du comportement démographique (et, respectivement, des tendances qui le devancent) au cours de la modernisation de la société. Les tendances dans le développement démographique changent d'une manière relativement régulière, avec un certain recul dans le temps par rapport aux événements qui les conditionnent. D'après les démographes, l'on observe dans la période de transition à l'économie de marché, une réaction très rapide de la population par rapport aux changements affectant toutes les sphères sociales. Les changements réguliers ayant commencé avec un recul dans le temps, se produisent très rapidement, d'une manière visible⁵.

La baisse de la mortalité des enfants et des accouchées est un facteur fondamental qui corrige le comportement démographique en transition du comportement démographique pré-industriel au comportement de type moderne. Avec un pas dans le temps, cette transition s'est produite chez les Bulgares chrétiens, les Turcs bulgares et les Bulgares musulmans. Différentes parties des groupes tsiganes se sont engagés dans cette direction. Pour d'autres, les changements intervenus les dernières années, ont imposé une régression dans le comportement démographique. D'après les données d'une enquête sociologique effectuée en 1994, le groupe des Tsiganes "anommés" atteint 15-20% (avec des différences significatives selon les régions, les localités et les sous-groupes). On observe dans ce groupe dénotant une tendance à l'accroissement, une continuelle natalité exclusivement forte. Les enfants souffrent d'anomalies acquises et congénitales⁶. Nous n'avons pas de données sur les avortements, la mortalité néo-natale (survenue les premiers mois) et la mortalité infantile. La connaissance amère du comportement démographique des marginaux dans les sociétés pré-industrielles nous révèle des taux de mortalité élevés. La réaction naturelle est l'activation de toutes les connaissances rationnelles et irrationnelles permettant de résister à tous les processus qui sont une menace pour la communauté. Il faut s'attendre qu'elles se produisent dans le complexe de croyances et de pratiques liées à l'accouchée et le nouveau-né. Or, en ce qui concerne ces catégories précisément que nous n'avons aucun matériel empirique ethnographique.

Comment:

Elles restent dans l'ombre de l'anonymat aussi bien dans la connaissance démographique que dans la connaissance ethnographique.

L'intention de réunir les ressources de l'ethnologie et de la démographie se trouve gênée aussi par l'insuffisance des enregistrements des complexes rituels spécifiques de chaque groupe tsigane. Les spécialistes signalent "...qu'il est impossible d'écrire sur les rites en général, et que chaque description, chaque analyse doit être concrétisée et corrélée au groupe tsigane étudié". Malheureusement, les matériaux empiriques publiés concernant des groupes concrets dont nous disposons, sont très insuffisants. Les matériaux que j'ai moi-même enregistrés au cours de mes recherches sur d'autres thèmes dans un milieu ethno-confessionnel mixte, ont deux principaux défauts: d'une part, ils ne sont pas le résultat d'une recherche systématique des coutumes familiales et, en particulier, des pratiques de l'accouchement, mais bien plutôt des cas ayant "surgi" d'une manière fortuite. J'ai fait un enregistrement plus compact des coutumes accompagnant les accouchements dans le quartier de Stolipinovo à Plovdiv, le printemps et l'été de 1996. D'autre part, les répondants se désignaient comme des Tsiganes "turcs" ou bien "bulgares" et, pour les besoins de mes recherches à ce moment-là, ce niveau d'appartenance déclarée à un groupe, était plus que suffisant⁸. Je n'ai jamais enquêté sur les groupes marginaux des Roms en Bulgarie (qui, dans leur totalité, constituent eux-mêmes un groupe marginalisé dans la conscience collective): par exemple, les Tsiganes appelés "goli" et "gradeški" à Sliven et dans la région de Veliko Tarnovo, les "dali" à Kardzali, les marginaux de Stolipinovo.

Or, l'état des matériaux empiriques permettant la reconstruction historique et démographique et la reconstitution d'un tableau synchronique du système coutumier des Bulgares chrétiens dans la société pré-industrielle, ne diffère pas beaucoup du tableau que l'on vient d'esquisser. Ce qui n'est pas un obstacle aux tentatives, plus ou moins heureuses, de dégager des tendances et des directions d'évolution⁹. Cela me donne donc le courage de tenter une interprétation ethnographique des matériaux dont nous disposons.

"Expérience passe science"

Les données du recensement de 1992 dessinent une pyramide des âges peu éloignée de la pyramide des âges classique des sociétés pré-industrielles: grand nombre d'enfants dans le groupe de 0-4 ans (39 634) (ce nombre moyen seul cache déjà les dimensions réelles de la mortalité néo-natale); perte de femmes en âge fertile (A titre comparatif: 17 113 dans le groupe de 15-19 ans, de 12 214 dans le groupe de 25-29 ans, 8 373 dans le groupe de 40-45 ans, pour 19 568 dans le groupe de 0-4 ans. Dans une grande mesure, le nombre peu élevé dans les groupes de 40-45 ans est dû à la forte mortalité infantile à leur naissance); faible espérance de vie à la naissance. L'absence de données pour une période antérieure donnant une base de comparaison est un obstacle aux tentatives de faire un film démographique qui montrerait d'une manière plus distincte les changements dans le comportement démographique. Une tendance qui se dégage de la construction de la pyramide des âges dans la photographie momentanée de 1992 est la baisse de la mortalité infantile. C'est la tendance que je vais essayer de vérifier par sa manifestation dans la culture des Roms. Bien que peu nombreux, les matériaux dont je dispose recouvrent toute la gamme de croyances et de pratiques liées aux questions de la

vie et de la mort qui me sont connues par d'autres groupes dans une situation démographique analogue.

De nos jours encore, la Tsigane enceinte est vénérée dans tous les groupes. La rencontre avec elle porte bonheur, on ne lui refuse rien, elle ne rend pas ce qu'elle a pris, car on croit que si elle rendait à celui auquel elle avait pris, il n'aurait jamais rien jusqu'à la fin de sa vie. "Les plus importants rôles dans la vie, ce sont eux!" disait Rosica, une étameuse de 19 ans, en commentant la maternité et la paternité. D'après les spécialistes, la Tsigane stérile est traitée comme un être inférieur, sa belle-mère et son époux ont le droit de la chasser. Cette règle n'est pas absolue. D'après les répondantes, à Zeljazkovec, un village de la région de Razgrad, il y a beaucoup de familles qui n'ont pas d'enfants. La plupart préfèrent adopter un enfant de quelque proche parent ou bien de l'orphelinat, au lieu de divorcer. Les étameuses de la région de Plovdiv confient que la stérilité est un motif de divorce (pour la femme, pris au sens d'être chassée), mais elles savent que la cause de la stérilité du couple pourrait être aussi chez l'homme.

L'on affirme dans les articles ethnographiques que la contraception et l'avortement sont inconnus des Tsiganes. Ces dispositions témoignent de la grande importance qu'a le potentiel de fertilité de tous les membres du groupe. On attache une grande importance au potentiel de fertilité là où la reproduction est menacée ou bien le souvenir de cette menace est récent.

Comme cela arrive souvent entre femmes, une étameuse a conseillé une de nos collègues d'utiliser le sel comme un procédé contraceptif local des plus sûrs. Un long entretien que j'ai eu avec des Tsiganes de Zeljazkovec m'a révélé le monde du planning familial. La pratique contraceptive la plus répandue (la seule que connaissent, même en ce moment, un assez grand nombre de Bulgares de ma génération) est le coïtus interrompu. Les jeunes femmes m'ont raconté plusieurs histoires tragiques de femmes qui avaient essayé d'avorter par le procédé traditionnel - le fuseau ou la décoction de *zokum* (oléandre). L'issue en était toujours mortelle. Je prends note de l'effet instructif de ces récits sur les toutes jeunes filles présentes à notre conversation. Cependant, il y a du vrai dans toutes ces histoires. J'ai enregistré ce texte sur le terrain à maintes reprises aussi bien parmi des Turques que parmi des Bulgares (dans les villages et même à Sofia). Il est toujours le même. Les conséquences des avortements criminels ne sont que trop connus de tous les gynécologues pratiquant en Bulgarie.

Un curieux malentendu était arrivé en 1994 à une de nos collègues au marché de Kardzali. Son intérêt pour les anciennes coutumes avait provoqué la réaction amicale suivante parmi quelques Tsiganes musulmanes: "Tu veux avorter? Allez, viens avec nous!" Il est évident que la contraception et l'avortement sont des instruments différents, mais assez bien connus du planning familial. Affirmer le contraire serait trop arbitraire. Cependant, le nombre des petits Tsiganes abandonnés dans les hospices et à la Maternité s'accroît. Ceci montre que pour une assez grande partie des Tsiganes, l'avortement - pour une raison ou pour une autre - est impossible. Il semble que la naissance d'un enfant qu'on compte abandonner est malgré tout une issue, bien qu'odieuse.

Il est difficile d'après les matériaux disponibles d'établir dans quelle mesure l'interdiction de l'appellation de la femme enceinte et de l'accouchée est toujours en vigueur, et si l'on garde encore en secret la naissance. Cette antique prévention universelle érode avec l'édification des Maternités et avec la décroissance de la mortalité des accouchées.

Ce qui est certain, cependant, c'est que toutes les Tsiganes connaissent le proverbe "L'accouchée a un pied dans la tombe". Les femmes, aussi bien les âgées que les jeunes, annoncent différentes interdictions pour la femme enceinte qui visent l'allègement de la future naissance. Elles savent que s'il arrive que la femme accouche à la maison, l'on doit prendre des mesures préventives (poser un balais à la porte de la chambre de la femme en couches; sous l'oreiller - quelque objet en fer; près de la chrétienne - de l'eau bénite; avoir sous la main l'herbe reine-marguerite, etc). On dit que si l'accouchement s'annonce difficile, vient en aide la magie qui consiste à dénouer tous les nœuds, à ouvrir toutes les portes fermées. En général, les femmes n'accouchent pas chez elles, mais elles gardent à tout hasard le savoir hérité. Et pouvoir l'utiliser au cas où l'accouchement commencerait à la maison. Les deux jeunes femmes sur lesquelles j'ai enquêtées, n'avaient pas accouché à la Maternité, mais étant donné qu'elles n'avaient pas eu un accouchement difficile, elles n'avaient pas été obligées d'avoir recours à ce qu'elles avaient appris de leurs grands-mères. Le mari de l'une d'elles (de Zeljazkovec) s'était souvenu qu'il fallait enterrer le placenta dans le jardin. Les femmes Roms de Stolipinovo ont rapporté avec soi à la Maternité la croyance que l'eau bénite était infallible en cas d'accouchement difficile. Dès l'arrivée de la belle-fille à l'hôpital, la belle-mère se rend à l'église et demande au prêtre de dire une prière et de lui remettre une bouteille d'eau bénite. Les médecins tolèrent l'introduction des bouteilles d'eau bénite et la pratique de l'accomplissement du rite anti-stress même dans la salle des accouchements.

Il est difficile à partir des documents publiés de juger dans quelle mesure l'accouchée est considérée comme rituellement impure et à quel point est possible son isolation avec le bébé dans les maisons tsiganes en général surpeuplées. Ce dont on pourrait être certain, c'est que la peur d'influences néfastes avant le 40^e jour de la naissance s'est conservée. Les noms du Mal sont différents: *djin peri*, *sheytan*, *nazar*. Les mesures préventives sont analogues (pain rond de la Sainte Vierge avec un oignon, petites perles bleues sur du fil rouge - contre le mauvais sort; de la lumière et du fer contre *djin peri*, etc.).

Hatidje Hassanova de Bebrovo affirme que jusqu'au 40^e jour tant l'accouchée que le bébé sont menacés du *sheytan* (lutin). Les *sheytans* prennent la figure d'homme, de cheval, on entend de la musique. Ils attirent l'accouchée, la font courir toute la nuit par les chemins et l'abandonnent le matin dans les champs. Ils peuvent enlever le bébé de son lit et le retourner sur le ventre quelque part dans la chambre, près de l'âtre, par exemple. Ils le font quand l'enfant est laissé seul. C'est pourquoi quand elle sort, la mère laisse à côté de l'enfant un morceau de pain, un balais, un clou, un *kitab* (feuille de papier sur laquelle le hodja a écrit une prière) et elle prononce "Bismillyah!". Ainsi le pouvoir du *sheytan* est annulé. Avant le 40^e jour, quand elle sort, l'accouchée porte quelque objet en fer pour la protéger. Elle ne porte pas d'ornements au cou. Le 40^e jour, les diables s'en vont, rien ne menace plus la femme ni le bébé. On le marque rituellement quand, en préparant l'eau pour le bain, on verse d'abord dans la cuve quarante cuillerées d'eau. Après la première, on compte "iki" (deux), après la deuxième "trois" et ainsi de suite jusqu'à 40.

Par tradition, la présentation du nouveau-né à la famille avait lieu après le premier bain et le pain de la Sainte Vierge (chez les Chrétiens), et à tous les autres parents le 3^e jour. D'après la démographie, la mortalité néo-natale marque un pic les trois premiers

jours après la naissance. Les enfants inviablés (avec des malformations congénitales ou reçues à la naissance) s'en vont anonymes pendant ces jours-là. Les rites qui doivent garantir l'accomplissement du programme biosocial s'accumulent à partir du moment où il y a des indications que le nouveau-né est viable. Les souvenirs des Parques - conservés en certains lieux comme un conte déjà - que l'on attend jusqu'au 40^e jour, étendent le temps de l'insécurité pour la vie de l'enfant. La sortie rituelle de la période périlleuse est observée encore chez tous les groupes enquêtés au moment même. Voici encore un exemple: à Zeljzkovec, le 39^e jour l'accouchée se rend avec le bébé chez sa mère. Là, ses proches mettent sous la coiffe de l'enfant de la laine blanche avec le vœu de "vieillir - blanchir".

Il convient d'indiquer que les croyances vivantes, les recommandations et les tabous sont orientés bien plus vers la protection du fruit et du nouveau-né que vers la femme. La comparaison avec les croyances des Bulgares de la fin du XIX^e siècle (quand ils se trouvaient dans une situation démographique analogue) montre un enregistrement plus érodé de croyances liées à la mère. Une des explications possibles est la décroissance de la mortalité des accouchées. Dans les groupes enquêtés, il y a longtemps qu'on ne se souvient plus de mort d'accouchée.

L'enfant est au centre de l'attention. Aujourd'hui encore on noue à la main ou à la coiffe de l'enfant du fil rouge, de petites perles en verre bleues, une monnaie. Comme dans tous les groupes ethno-confessionnels, on craint le plus le Mal inconnu, appelé le mauvais sort. Marijka qui parcourait la région de Velingrad en compagnie de son mari et de deux petits singes afin de se procurer des pommes de terre pour l'hiver, m'a appris des formules magiques qui aident à exorciser un enfant. Dans le village de Tetovo, avant de sortir, la mère mouille son doigt et frotte le front de l'enfant en prononçant la formule sacrée "Mashalla". Les femmes affirment qu'il vaut mieux arracher un fil du vêtement, le mouiller avec de la salive et le coller sur le front de l'enfant - sur "le troisième œil". J'ai pu observer la même pratique en 1978 à l'Hôpital régional "Dr Raco Angelov". Une jeune mère, une Tsigane chrétienne d'un village des environs de Sofia, arrachait sans cesse des fils de la robe de chambre rouge de l'hôpital et, à la grande horreur des infirmières, les collait sur le front de son bébé. De cette façon, affirmait-elle, elle le préservait et le guérissait de tout - du hoquet, de la fièvre, des vomissements. Et comment donc - le plus beau bébé (et le plus malade) dans la chambre était constamment l'objet de l'attention de la part des docteurs, des infirmières et des stagiaires - par conséquent constamment sous la menace du mauvais œil.

Si une Tsigane du village de Zeljzkovec doute que son enfant ait été envoûté, le soir sa mère lui lit sept fois la prière (déterminée par Liljana Marsol comme la 112^e soura du Coran - "La Purification"). On préfère en même temps trouver la femme qui a jeté le sort sur le petit, lui faire arracher un lambeau du *uçkur* (le cordon) de son pantalon, le brûler et faire avec l'étoffe trois fois le tour du visage de l'enfant en prononçant les mots: "Nazar ciksin, uygu gelsin" ("Sortez mauvais sorts, viens sommeil" - la traduction est de moi, M.K.). Ensuite la femme doit éteindre l'étoffe fumante, frotter avec la suie le front du bébé et enfouir le lambeau dans ses vêtements. Dans ce village, quand les femmes sachant que leurs yeux ont un pouvoir maléfique rencontrent une mère avec son bébé, elles lui donnent elles-mêmes un morceau du cordon de leur pantalon.

J'ai observé chez les Tsiganes valaques (chrétiens) à Zlatarica un autre procédé pour éviter le mauvais œil: on laissait toute la journée une beauté de deux ans, sale et

échevelée, afin de paraître laide. Le soir sa mère et sa grand-mère la lavaient soigneusement. La grand-mère, âgée de 45 ans environ, était fermement convaincue que la vie de cette enfant était constamment menacée du mauvais œil. C'est pourquoi son frère, spécialiste reconnu dans la région, avait fabriqué une croix d'aubépine géminée que l'on attachait après le bain à l'aide d'un peu de cire dans les cheveux de la demoiselle.

Je dois avouer qu'un jour, irritée par l'insistance avec laquelle les nombreuses Tsiganes m'arrêtaient dans le Jardin royal et me proposaient de me dire la bonne aventure, j'ai chassé une jeune femme avec son bébé en fixant d'un air sérieux son enfant et en lui disant "Dis, dis-moi la bonne aventure, mais ne vois-tu pas qu'on a jeté le sort à ton bébé. Dépêche-toi de lui laver le visage et de lui dire les formules magiques pour chasser le mal!" La femme a pris mes paroles à la lettre et elle est partie en courant vers la fontaine.

On raconte encore dans certains groupes que la vie du nouveau-né est menacée par les "mnyamnyak" qui boivent son sang, mais qui ont peur de la lumière, du feu ou de la cigarette allumée. Dans le village de Bebrovo on craint la magie que peuvent exercer des humains. Hatidje que nous avons déjà cité, m'a raconté qu'on pouvait voler la force d'un enfant et la donner à un autre. La mère dont l'enfant dépérit et ne donne pas espoir de survie a recours à un ce vol horrible. Il n'est pas difficile de prendre ou de rendre la santé du bébé avec ce qu'on peut trouver sous la main. Il faut savoir seulement comment s'y prendre.

Le baptême, comme chez les Bulgares chrétiens, était considéré comme une purification magique, on croyait qu'il préservait des maladies. Aujourd'hui encore on enregistre des baptêmes d'enfants tsiganes et de familles entières dans le but de s'assurer de la santé. D'après les publications d'autres ethnologues, on garde la chandelle du baptême jusqu'au mariage de l'enfant ou on la rallumera de nouveau. Dans les sociétés pré-industrielles, entre 1/3 et 3/4 des enfants nés atteignaient l'âge du mariage. On estimait que le programme biosocial était accompli avec succès si l'enfant arrivait à l'âge du mariage et entrait à son tour dans le cycle reproductif. "Il a vécu = il s'est marié" est la formule enregistrée par les ethnographes dans différents textes de la culture populaire bulgare. C'est le même message que porte la chandelle que l'on conserve du baptême du petit Tsigane.

Dans les cultures traditionnelles, la forte mortalité infantile a créé un vaste cercle de croyances et de pratiques lorsqu'il y a des morts successives d'enfants dans une famille. J'ai été moi-même surprise par la vitalité de ces pratiques parmi mes répondants - Tsiganes: Si les enfants meurent dans une maison, on prend dans sept maisons où vit un homme appelé Mehmed, sept clous et sept vers d'eau. On les porte au forgeron pour qu'il forge un bracelet en fer. Tant que la femme porte ce bracelet, ses enfants vont résister. Une femme de Zeljazkovec avait eu recours à cet ultime procédé, il y a une dizaine d'années. Elle élève aujourd'hui ses deux enfants. J'ai enregistré une pratique analogue en 1992 à Bastino, un village de la région de Krumovgrad. Le forgeron Yusein Causev, forge, nu, au petit matin, une hachette. On passe un fil par un trou percé à son extrémité et on l'attache à nu sur le ventre du nouveau-né qui la porte jusqu'au jour où il commence à marcher. Le père Yusein ne connaît que sa part du rite. Il ne sait pas quelle est la couleur du fil et ce qu'on fait après avec la hachette. Ce dont il est certain, cependant, c'est que cela aide les enfants à survivre et il est toujours prêt à venir en aide.

Son fils riait de ces “bêtises de vieilles femmes” et préférait parler des derniers films de Jean-Claude Van Damme qu’on donnait dans la vidéothèque du village.

On avait recommandé à une Tsigane, âgée de 50 ans du village de Zeljazkovec, qui avait perdu sept enfants l’un après l’autre, de donner à son enfant son propre nom. L’enfant avait survécu et s’était mariée. La femme m’a raconté cela pendant le bayram dans la maison de sa fille devenue à son tour mère. C’est avec un peu de nostalgie qu’elle m’a parlé de la pratique rigoureuse qui existait dans sa jeunesse lorsqu’on donnait un nom à l’enfant, une pratique que les jeunes ne respectaient plus.

Un autre souvenir qui pourrait être classé comme une “antiquité vivante”: Fatme de Snezina, un village de la région de Varna, est née en 1925. Sa mère, Enfe, était très belle, mais une femme qui ne l’aimait pas lui avait jeté le sort. Enfe avait donné naissance à six couples de jumeaux, mais ils étaient tous morts pendant l’accouchement ou peu de temps après. Fatme était le 13^e enfant, sans jumeau. La mère avait recouru à la pratique très répandue alors qui consistait à “abandonner” l’enfant sur la route. Les Bulgares d’un village voisin qui l’avaient trouvée, l’ont appelé Bjalka (Blanche) parce que c’était une belle enfant à la peau blanche. Ils l’avaient élevée avec leurs propres enfants. Sa mère adoptive lui avait appris comment faire des conjurations car “cet enfant était tombée du ciel et avait le pouvoir de guérir”. Bjalka n’avait pas eu de contacts avec sa vraie famille, car son père et sa mère étaient morts peu de temps après sa naissance. Il lui était resté d’eux seulement le premier nom, Fatme. “Abandonner” un enfant pour qu’il survive, une *universalia* dans les sociétés pré-industrielles, est pratiquée encore de nos jours dans différentes variantes (par exemple, prendre un nouveau parrain).

Cependant, on recourt plus souvent à une pratique éprouvée par les générations - le sacrifice du sang. On offre des *kurbans* (repas rituels qu’on prépare en sacrifiant un agneau ou autre animal domestique), aussi bien incidemment, en cas de nécessité, que pendant le temps légal consacré par la tradition. Par exemple: en 1992 dans le village de Goljamo Vranovo, les deux enfants d’une famille étaient tombés malades en même temps. Un voyant âgé de sept ans avait recommandé de faire onze *kurbans* “sous forme de repas rituel, comme vous le faites ordinairement”. Les enfants avaient guéri.

Parmi les Tsiganes chrétiens - musiciens et agriculteurs de Zlatarica, un village de la région de Veliko Tarnovo, on fête Petljovden (le Jour du Coq) - à la santé des garçons, mais aussi à celle des filles. Les mères qui ont des enfants mâles saignent de grand matin sur le seuil de la maison un coq, mais de telle façon que le sang éclabousse le plus loin possible tout ce qui se trouve alentour. Elles frottent le front de leurs garçons avec la tête coupée du coq et, après l’avoir roulé dans de la cendre (pour ne pas se vermouler), elles la fixent avec un clou sur la porte. Elles distribuent une partie du plat à leurs voisines. Les mères qui ont des filles préparent des beignets qu’elles saupoudrent de sucre et les distribuent également.

A Gergjovden (la Saint-Georges), les étameuses du village de Katunica baignent leurs enfants qui n’ont pas encore un an, dans le sang de l’agneau “Pour qu’il soit vif comme le sang, qu’il soit un enfant aux grandes possibilités!” Toujours à Gergjovden/Hadarlez, on avait attaché au cou des enfants de Podrumce, un hameau situé dans la région de Krumovgrad, différentes clés. A première vue, il n’y avait rien d’extraordinaire à cela: on voyait des enfants portant des clés au cou dans chaque ville, j’en ai moi-même porté. Mais quand nous avons fait le tour du hameau, nous n’avons vu nulle part des serrures, les maisons, comme il arrive encore de nos jours dans la province

paisible, n'étaient pas fermées à clé (elles étaient même rituellement ouvertes pour faire entrer le Hadarlez). Tout s'est expliqué quand on nous a dit qu'à la Hadarlez, les enfants devaient porter quelque objet de fer pour qu'ils soient forts comme du fer. Une fois l'an, les clés, autrement inutiles, entraient en usage.

Les Roms de Stolipinovo observent strictement la coutume "enlèvement de bébé" à la veille de la Saint-Georges. Après avoir convenu au préalable, à la veille de la fête, une proche famille "enlève" l'enfant né après la Saint-Georges précédente. Le matin, elle porte l'enfant à la rivière, l'asperge rituellement d'eau avec un rameau vert. Les parents offrent un repas copieux. Le bébé reçoit, bien entendu, de nombreux cadeaux.

Il convient d'indiquer que les croyances et les pratiques qui sont attachées à quelque fête du calendrier sont plus vivantes, plus résistantes. C'est explicable - les fêtes sont reproduites plus intesement par le groupe et pour le groupe. Les appuis de la mémoire se trouvent dans la connaissance collective. La vitesse plus rapide du cycle de vie (en raison de l'âge du mariage relativement plus bas et de la moyenne plus basse de l'espérance de vie à la naissance par rapport aux autres groupes) favorise la conservation de la connaissance chez les Tsiganes. Les pratiques irrégulières peuvent s'imposer, mais elles peuvent aussi ne pas s'imposer dans le cadre de la vie familiale. On peut entendre parler aussi bien par des parents que par des voisins. Un centre du culte inauguré dernièrement et assimilé en ce moment par les Tsiganes de Stolipinovo - le teke d'Osman baba situé dans la région de Haskovo, prend les fonctions d'appui spacial de la mémoire dans les cas incidents. On y offre chaque fin de semaine des *kurbans* pour la santé des enfants et des accouchées. Chaque groupe tzigane a son ou ses lieux saints préférés où il demande, en cas de nécessité, de la santé et de la vie. La préférence pour le lieu saint correspondant est variable dans le temps, mais c'est un autre thème. Ce qui est le plus important, c'est que la transmission de la connaissance traditionnelle érode faiblement avec le temps.

La peur de la maladie ou même de la mort du bébé pour cause de sous-alimentation garde encore sa place dans le système culturel. Malgré les possibilités qui existent de nourrir le bébé d'une manière complète avec du lait en poudre, les mesures preventives pour conserver le lait de la mere sont toujours vivantes parmi les femmes tsiganes de tous les groupes.

On peut citer d'autres matériaux empiriques de cet ordre. D'après les tzigalogues E. Marusiakova et V. Popov, le riche cycle de coutumes liées à l'accouchement qui fonctionnent encore de nos jours provient du taux exclusivement élevé de la mortalité infantile dans le passé (selon certaines estimations était 60-70%)¹⁰. Les données de l'étude sociologique citée montrent d'une façon catégorique que parmi les Tsiganes se reproduit encore une structure d'âge progressive typique des sociétés pré-industrielles se caractérisant par une forte natalité et une mortalité élevée. Il ne faut pas oublier, cependant, que le taux accru de la mortalité infantile (16,3 pour mille en 1994) se revele avant tout parmi le groupe des Roms (principalement des "anommés" anonymes). Cela explique dans une grande mesure le fait que même parmi un groupe sédentarisé avec un standard de vie relativement haut comme celui des grastars (faisant la plupart le commerce des chevaux), les coutumes existent encore de nos jours sous une forme latente. Celles que l'on observe aujourd'hui ont une orientation plus générale - protection de la santé, contre le Mal généralisé - portant le nom collectif de Mauvais œil. Le

souvenir de la forte mortalité des accouchées et des nouveau-nés s'estompe parmi une grande partie des Tsiganes en Bulgarie.

*“Djivde sinyam djika te o svetos n'atchol bimanouchenghero”*¹¹

Les données de la statistique et des croyances conjuguées à celles des pratiques vivantes montrent qu'elles occupent tout le spectre de la transition démographique: Alors que certains sont arrivés à la fin de leurs marches (modèle d'un ou de deux enfants, âge du mariage reculé, groupe de célibataires qui se forme), d'autres voyagent encore à la queue en respirant de la colle. En raison de la transition complexe des nombreux groupes roms et des individus dans ces groupes, il est impossible de déduire une règle qui soit valide et représentative pour “les Tsiganes en Bulgarie” d'aujourd'hui. Il est important de savoir que les dispositions déclarées des plus jeunes (dans le groupe de moins de 20 ans) penchent pour une famille à deux enfants¹². C'est le cas de ces mêmes petites-filles qui étaient toujours présentes à mes conversations avec leurs grand'mères, et qui s'amusaient beaucoup des coutumes et des pratiques dont elles entendaient parler, mais qu'elles renaient cependant à tout hasard. Je suppose que c'est par respect qu'elles n'avaient pas discuté avec les femmes plus âgées quand on les avait enquêtées sur le nombre des enfants voulus. Les femmes qui se souviennent de la forte mortalité infantile désirent de nombreux petits-enfants (les groupes de plus de 51 ans avaient déclaré désirer 3-4 et plus d'enfants).

Il est possible que l'exposé ci-dessus laisse l'impression que seuls les phénomènes démographiques déterminent les croyances et les pratiques. L'expérience de l'étude des autres groupes ethno-confessionnels en Bulgarie montre que le modèle culturel hérité est tout aussi important pour la reproduction du modèle démographique. L'existence et la conscience exécutent une danse complexe. L'existence sociale détermine la conscience, mais la conscience aussi détermine l'existence. La baisse de la mortalité infantile mène à une natalité plus faible, mais la tradition fait retarder fortement les rythmes de développement de ce processus. Une perspective hypothétique d'après le modèle des changements démographiques dans les populations des autres groupes, permettrait de prognostiquer une transition démographique suivant la même direction, avec des effets probables et tangibles pour la totalité du groupe des Tsiganes, environ pendant le premier quart du XXI^e siècle. Les directions multiples des processus politico - socio - économiques qui se produisent dans les sociétés à la fin du XX^e siècle, cependant, me font m'abstenir de prognostiques.

*“Les larmes de l'œil coulent dans le cœur”*¹³

Les observations sur les mécanismes qui régissent les relations inter-ethniques et inter-confessionnelles montrent que la vitesse différente avec laquelle se produisent les changements démographiques est une des causes de la naissance et de la reproduction de la tension entre les groupes. Autrement dit - la tension acquiert une expression plus concrète lorsqu'aux autres différences (langue, religion, type anthropologique, etc.) s'ajoute un comportement démographique différent. “Les Tsiganes nous ont envahis, ce sont bientôt les Tsiganes qui vont nous gouverner. Regarde combien d'enfants ils mettent au monde!” est une des répliques aussi bien des Bulgares que des Turcs bulgares que l'on

peut entendre toujours quand on discute de l'avenir de la nation. Et cela est compréhensible. Dans l'expérience propre d'une génération qui reproduit le modèle avec un-deux enfants, les familles nombreuses constituent une différence impressionnante. Dans la conscience collective du Bulgare "moyen", la naissance d'enfants signifie déjà élever des enfants. Dans la rue, nous voyons les nombreuses Tsiganes enceintes entourées d'enfants. Le Bulgare "moyen" ne sait pas qu'il n'y a pas longtemps, un grand pourcentage de ceux-ci mourraient. L'inertie de la forte natalité qui assure suffisamment d'enfants tant pour la Mort que pour la Mère, est encore active parmi un assez grand nombre des Roms. Pour les autres que nous ne connaissons pas, et que nous appelons "les anommés", il n'est pas question d'inertie, mais d'une nécessité existentielle aigue sans laquelle ils dis paraîtraient.

Il est étonnant d'observer avec quelle rapidité s'est effacé le souvenir de la situation démographique dans le passé chez les Bulgares et les Turcs (forte mortalité des accouchées et des nouveau-nés et faible moyenne de la durée de la vie enregistrées dans la campagne bulgare même aux années trente du XX^e siècle). On dirait qu'il est question de refoulement, d'enfouissement des ennuis (d'après Freud). On pourrait emprunter à Freud aussi un point d'analyse pour comprendre l'hostilité des autres groupes qui se sont séparés d'un souvenir désagréable et qui ne désirent pas que celui-ci leur soit rappelé par les Tsiganes. C'est le subconscient du groupe qui fonctionne. Les Bulgares et les Turcs oublient leurs grand'mères qui - tout comme les mères tziganes d'aujourd'hui - mettaient au monde 8-9 enfants. Ces enfants survivaient et quand c'était leur tour, ils donnaient naissance à 2-3 enfants. Ils opéraient la transition démographique sous le continuel ronchonnement de leurs belles-mères.

La peur de l'invasion démographique des Roms est alimentée aussi par la condamnable pratique massive des média de les accuser de violations monstrueuses de toutes les lois écrites et non écrites. Quand on lit constamment des articles sur des Tsiganes-criminels, dans le subconscient, l'impression sur la quantité de compacité en nombre du groupe devient plus forte. L'expérience personnelle montre que l'individu est fort quand il est dans un groupe - pour le bien comme pour le pire. Les individus avec 1-2 enfants et avec des liens familiaux fortement désintégrés par l'impératif de la modernité, ont peur d'eux - les inconnus qui trouvent leur appui dans la famille et dans le clan et qui gardent encore jusqu'à un certain degré la stratégie traditionnelle de procréer pour survivre. Et, le plus important - c'est que les individus ne peuvent ou ne veulent pas voir qu'ils sont identiques aux Tsiganes, qu'ils obéissent aux mêmes lois, et qu'ils ne diffèrent seulement que par leur temps d'action.

1. Т о м о в а, И. Циганите в преходния период. Изг. Международен център по проблемите на малцинствата и културните взаимодействия. №., 1995.

Le problème n'est pas spécifiquement bulgare. Liégeois écrit que "dans certains pays le rapport entre les données officielles des recensements dont les critères sont le plus souvent discutables, et les estimations faites par d'autres sources peuvent différer jusqu'à plus de 500%" (L i é g e o i s, J.-P. Roma, Tsiganes, Voyageurs. Ed. Conseil de l'Europe, 1994, p. 29).

2. B r a u d e l, F. Les structures du quotidien: le possible et l'impossible. Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles. Tome 1.

3. Преброяване на населението и жилищния фонд към 4.XII.1992 г. Резултати от преброяването на населението. НСИ. С., 1995.

4. Т о м о в а, И. Op. cit., p. 30.

5. Отражение на социално-икономическите промени върху демографските процеси. - В: Детето, семейството, обществото България 1989-1994. НСИ. С., 1995, с. 34.

6. Т о м о в а, И. Op. cit., p. 31.

7. М а р у ш и а к о в а, Е. Обичаи, свързани с раждането на детето в една циганска група. - Етнология/Ethnologie, 1993, 1, с. 57; М а р у ш и а к о в а, Е., В. П о н о в. Циганите в България. Изг. "Клуб 90". С., 1993.

8. Mes matériaux sont archivés dans: Archives du Centre d'Ethnologie, Faculté d'Histoire de l'Université de Sofia "St. Kliment Ohridski": u.a. Ruse 1994 (Tsiganes-chrétiens, étameurs de la région de Plovdiv, campant près du village de Karan Varbovka; Tsiganes-musulmans, le village de Tetovo; Tsiganes-musulmans, *ustalar* du village de Goljamo Vranovo); u.a. Razgrad 1994 (Tsiganes-musulmans du village de Zeljazkovec); u.a. Velingrad 1992 (Tsiganes-chrétiens du village de Jagodovo, dans la région de Plovdiv, mendiant en chantant et en faisant jouer de petits singes); u.a. Krumovgrad 1992 (Tsiganes-musulmans, forgerons du village de Bobakeller/Bastino; Tsiganes-musulmans du hameau de Podrumce). AEIM No 250-III (Bebrovo, village de la région d'Elena, Tsiganes-musulmans, vanniers); matériel du village de Snezina, de la région de Varna, Tsiganes-musulmans, enregistré par P. Bankova en 1988, aimablement mis à ma disposition.

9. К а р а м и х о в а, М. Entre l'ethnologie et la démographie: accouchées et nouveau-nés dans la société bulgare traditionnelle. - Annales de Démographie Historiques. Paris, 1993, 67-74.

10. М а р у ш и а к о в а, Е., В. П о н о в. Op. cit., 178-181. Spécialement sur les taux de la mortalité infantile est cité l'article de E. Marusiakova sur les Tsiganes valaques en Slovaquie (en langue tchuque).

11. "Живеем, да не е светът без хора". Е. Марушакова & В. Попов, съставители, предисловие и бележки. Студии Романи. Т. I. С., 1994, с. 41.

12. К а л о я н о в, Т. Желан брой деца според етническата принадлежност на населението. - Статистика. НСИ. Бр. 1. С., 1995, 12-28.

13. Студии Романи..., с. 40.